

« Les Cahiers de la Bretagne Réelle »

OLIER MORDREL

WAFFEN-SS

D'OCCIDENT

(A propos de deux livres de Saint-Loup)

“ Quand tout se brise, tout peut naître ”

LA BRETAGNE RÉELLE

CELTIA

N° 237 bis - Automne 1987

NOS SÉRIES " HISTORIQUES "

- I- LES CELTES, par J. BURLLOT, d'après l'Histoire des Celtes de Simon Pelloutier.
(Une démonstration irréfutable de l'équation :
Aryanité = Celtisme (breton + européen) = Keltikum) 4 F.
- 2- LES CELTES et l'Expansion Celtique de Henri Hubert,
Etude critique de René TUGDUAL, 3 Tomes à 5 F 15 F.
- 3- DES ORIGINES DE LA BRETAGNE ARMORICAINE, par Ronan TUGDUAL
(L'auteur démontre le caractère hautement celtique des Armoricains).. 3 F.
- 4- LE DRAME BRETON DES TEMPS MODERNES - RAPPELS DE NOTRE HISTOIRE
par Ronan TUGDUAL
- 3 Tomes :
- Tome 1 - De l'avènement de François II de Bretagne à la mort de Louis XI, roi de France Epuisé
- Tome 2 - De l'avènement de Charles VIII de France à son mariage avec Anne de Bretagne 4 F.
- Tome 3 - Du mariage d'Anne de Bretagne au traité d'Union de 1532..... 5 F.
- Les 3 Tomes réunis 15 F.
- ("René Tugdual est certainement l'un de nos meilleurs historiens contemporains. Il a un style clair, précis, simple, mais imposant. Avec lui, on a l'impression, non seulement, de lire, mais mieux : de vivre les événements qu'il décrit". P. Renard.)
- 5- DISCOURS DE L'ABBE MAURY, SUR LES CLAUSES DU CONTRAT D'UNION ENTRE LA FRANCE ET LA BRETAGNE.
(Intégrale du célèbre Discours du député Maury à la Constituante - Précédé d'une Introduction de R. TUGDUAL.) En réimpression 5 F.
- 6- PETITE HISTOIRE DE LA BRETAGNE NATIONALE, par R. PENNEK.
(Ou "Le Flamme qui ne meurt pas", bref aperçu de la Résistance bretonne au cours des siècles) 4 F.
- 7- LE MOUVEMENT BRETON (Témoignage d'un Ancien) par Morvan MARCHAL
("Bretagne Réelle" dès sa parution, écrit G. Pennaod, redonna la parole à Marchal, le vieux capitaine de paroisse, fondateur de B.A."... - récit du rôle absolu de "BREIZ ATAO" dans ce raccourci saisissant de la vie de l'ancien mouvement) - 3^e Edition 3 F.
- 8- GALERIE BRETONNE, par J. LA BENELAIS Epuisé
- 9- BRETAGNE ET SOCIALISME, par IVOR
(L'auteur, secrétaire d'un Comité anti-faciste, fait ressortir le côté "progressiste" qui s'est toujours exprimé en Bretagne) 1 F.
- 10- YANN-VARI PERROT, par IVOR
(la vie et la mort du Recteur de Scrignac, tombé martyr de son nationalisme, vues par un libre penseur) - 2^e Edition 3 F.
- 11- QUELQUES POINTS D'HISTOIRE, par NEVEN HENAFF (Obersturmführer Lainé ancien Commandant de l'Unité des Waffen-SS Bretons, "Formation Perrot") B.R. N° 27-1955. Non publié intégralement - B.R. N° 182-1965. Numéro auto-saisi B.R. - Edition prévue 3 F.
- 12- LETTRES INEDITES, de TALDIR Epuisé
- 13- DIX ANS D' "OPERATION REVEIL" ("parfaite analyse du Mouvement d'après guerre"), par G. PENNAOD, J. GALLO, R. TUGDUAL, A. LE BANNER 15 F.
- 14- WAFEN SS D'OCCIDENT, par Olier MORDREL, une Etude des livres de St. Loup sous l'angle breton - de l'Histoire contemporaine 5 F.

W A F F E N S S D ' O C C I D E N T

Pour le lecteur d'Ouest-France et les cinéastes américains, la SS était un ramassis d'assassins dont l'activité essentielle s'exerçait autour des fours crématoires. Pour les bonnes-soeurs de Fléchatel, qui en logèrent une compagnie, c'étaient des païens sacrilèges qui avaient démolé à coups de pierres l'admirable statue de plâtre de la Vierge, dans leur jardin. Pour tout le monde, après vingt bonnes années de propagande, les deux lettres restent un épouvantail. Il convient de rétablir peu à peu la vérité. Nous avons trouvé ici une occasion de le faire.

O.M.

La lecture des deux grands bouquins de Saint-Loup nous fait plonger des deux pieds dans la mer oubliée des souvenirs défendus, dans une époque "à jamais supprimée de la mémoire des hommes", que le talent de l'écrivain nous rend avec une présence hallucinante. Ce sont là probablement les meilleurs livres de guerre écrits depuis pas mal d'années. On a prononcé au sujet de leur auteur le nom d'Hemingway. Pour la technique, la comparaison peut être juste. Mais elle me choque pour le fond. Que retire-t-on d'Hemingway, le chroniqueur d'une société usée qui se dépense en jeux de gueule et de muscle, le chantre des vieilles erreurs que nous traînons affublées en mythes depuis deux siècles ? Saint-Loup nous sert dans un style dru, mais avec des envolées en plein ciel à la Shakespeare, une nourriture de force qui donne un sens à la vie, même si on n'en accepte pas toutes les recettes. D'ailleurs il se défend lui-même de donner un enseignement, il insiste sur son rôle d'historien. Il ne faut donc pas chercher dans ses deux livres les éléments d'une doctrine, mais le témoignage dramatique des efforts que certains hommes de nos terres d'Occident ont fait pour en forger une dans le fracas des combats.

Car ce qui compte plus que les mots, à l'heure de la vérité, c'est la manière d'être homme, une manière d'être homme que nous savions bien que nous devions faire nôtre quand l'heure des grandes décisions approchait, qui fut l'idéal de l'emsav, quand l'emsav était viril, et qui s'exprima dans les formations militaires dont nous allons parler. Une manière d'homme qui ne se décide pas à mourir depuis que Plutarque en a parlé, et qui eut l'audace de reparaitre sous le ciel du Tonkin ou de l'Aurès, pour disparaître une seconde fois sous l'opprobre et le poids des condamnations judiciaires, mais qui conserve tout son empire sur les coeurs.

" Au bout de trois mois, la moyenne de poids pour un jeune Waffen SS est ramenée autour de 60 kg. Mais il court avec aisance le marathon de 40 km, traverse le Rhin à la nage, saute six mètres en profondeur les yeux fermés. Extérieurement il est tout en muscles longs sous la peau bronzée. A l'intérieur on l'a passé à la chaux. Il a oublié l'histoire des haines franco-allemandes, ou franco-russes, le F.P.F., le M.S.R. ou Vichy. Il sourit quand on lui parle de la "personne humaine", mais il sait distinguer un Letton d'un Esthopien. Une seule patrie: l'Europe jusqu'à l'Oural. Un moyen pour la conquérir : gagner la croix de fer en risquant sa peau. Une seule vertu : obéir à ses chefs jusqu'à la mort. Tout en lui s'est extraordinairement simplifié."

Qu'en disent nos éphèbes aux cheveux crasseux, qui sortent d'une nuit de dislocation rythmée, à travers leurs fumées de whisky ? Ils diront "nazis" ! avec une moue de mépris, cachant une imprécise nostalgie.

Quand on nous a jeté à la figure "Naziš !" on croit avoir tout dit. On n'a rien dit qu'une insulte. Il faut lire ces deux livres pour découvrir, si on ne le sait pas, tout ce qu'avait de sain, de constructif, d'authentiquement révolutionnaire et encore valable aujourd'hui, la vision du monde des "hérétiques" de St-Loup.

Nous, nationalistes-bretons, n'étions pas "hitlériens". Nos idées étaient la forme raisonnée d'une foi vieille comme notre race, et leur évolution avait commencé avant qu'un certain Adolf Hitler eut seulement reçu ses galons de caporal. Les circonstances nous ont jetés de leur bord. C'est tout différent. Les Américains aussi ont été avec les Soviétiques. Ils n'étaient pas communistes pour cela. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'une certaine orientation philosophique les rapprochait des communistes dans une même adhésion à un principe d'universalisme messianique et niveleur. En ce qui nous concerne, quoique notre goût des libertés à la base s'exprimant dans la doctrine fédéraliste s'opposât frontalement au jacobinisme aggravé de pangermanisme des nationaux-socialistes, nous nous rencontrions avec eux dans nos communes réprobations et notre aspiration à un monde nouveau reposant sur les traditions et réalités ethniques. C'est dire que dans le national-socialisme, nous en prenions et nous en laissions. Notre étalon de mesure, c'était notre critère à nous.

Foi, Saint-Loup met en scène des Français, sans s'attarder à étudier le cas des Bretons qui sort du cadre de son oeuvre, mais qui étaient nombreux et faisaient bande à part. Chez les Français, l'adhésion à l'hitlérisme était, au départ, sans réserve. Ils étaient sous le coup d'une révélation et n'avaient aucune formule propre à opposer à celle qu'on leur traduisait dans leur langue. Dans l'ensav, au contraire, nous ne considérons pas d'un bon oeil les serments de fidélité au Führer et, dans la collaboration, nous restions dans une réserve qui nous a vite rendus impopulaires auprès des "faisans dorés" (2). Les plus initiés d'entre nous étaient des anti-nazis convaincus - mais pas du tout pour les mêmes raisons que les démocrates - et nos connections avec certains des éléments allemands qui conspiraient au renversement d'Hitler, sont aujourd'hui connues.

Les Français, cependant, se montraient vite désenchantés dans leur rôle d'apprentis-allemands. Ou bien ils retournaient brutalement à leurs anciens préjugés et se mettaient à manger du Boche sous l'uniforme boche, ou bien dominant cette réaction instinctive, ils se montraient capables de repenser le national-socialisme pour leur propre compte, en lui donnant ce caractère d'universalisme (blanc), que les Allemands de l'école de Goebbels se refusaient obstinément à lui concéder, car c'eût été renoncer au mythe avantageux de la supériorité germanique. Chez les soldats, c'était le cas des intellectuels, dans les deux tendances, la première étant la plus forte à la Légion des Volontaires Anti-bolchéviques, la seconde étant celle de la Waffen SS française formée en 1943, qui devait en 44 absorber la Légion et progressivement l'assimiler. Beaucoup, plus indifférents aux idées, qui s'étaient engagés simplement pour se battre, étaient difficilement classables. (3)

C'est la genèse de cette formule française, ou plus exactement "européenne" du national-socialisme que Saint-Loup nous conte dans ses deux livres, en partant des précurseurs de la Légion dont un bon nombre croyait "servir la France" et chantait "les biroutes", pour aboutir aux moines-guerriers de la Brigade d'Assaut "Charlemagne", qui se battaient pour la nouvelle patrie européenne et chantaient "Erika". Le général Fuaud, l'animateur de la Légion, avait reconnu dès son premier contact avec la Waffen SS, l'ennemi de cet idéal "franchouillard" qui unissait, par dessus la frontière du moment, la LVF aux Français Libres. "Il sent confusément que ces garçons de vingt ans n'appartiennent pas plus à la France qu'à l'Allemagne, en dépit des apparences. Ils élisent de nouveaux dieux - le sang et le sol - de nouvelles patries charnelles qui prennent

Possession d'une Europe sans frontières intérieures. Lui se sent trop vieux pour desservir ces cultes modernes!"

Les Bretons de la Légion, à part quelques rares lâcheurs et renégats, avaient reçu leur formation de Breiz Atao et la paraçaevaient en lisant Stur. Leur chef incontesté était, par dessus le cloisonnage des unités, le médecin-capitaine Fleury, oè Rennais admirable qui feste un exemple rarement égalé de clairvoyance politique et d'héroïsme pour tous ses compatriotes, et qui fut tué avant d'avoir pu constituer son Bataillon Breton frappé des couleurs noir et blanc, qu'il avait reçu du haut-commandement la mission de former. Tué au cours d'un déplacement en colonne, à longue distance, par un sharp-shooter partisan, et non en combat comme le dit St-Loup.

Ce n'est pas la seule erreur que commet, hélas, l'auteur, dès qu'il est question des Bretons. Ce qu'il expose de l'Unité Perrot est pure fantaisie. Il avait la possibilité de se renseigner exactement en écrivant une lettre. Il n'a pas cru nécessaire de le faire, alors qu'il a peiné pendant trois ans pour interroger un à un une centaine ou deux des témoins oculaires des événements qu'il raconte. Pour les Bretons, il s'est contenté de mettre bout à bout les ragots de troisième main qui traînaient. C'est dommage, quoique ces inexactitudes importent peu à côté de la sympathie que l'auteur nous manifeste. Elles n'affectent d'ailleurs pas le sujet principal, où se remarquent l'honnêteté du conteur, son souci d'équité, ainsi que son talent pour nous restituer les hommes et les faits dans leur perspective historique.



Grâce à lui, la geste des volontaires de l'Est ne sera jamais plus oubliée. Des livres comme les siens ont la portée d'une revanche, l'une de nos premières revanches. Du point de vue militaire, des chiffres qui ne sont pas discutables soulignent qu'il s'agit d'exploits incroyables répétés jusqu'à la monotonie, auprès desquels pâlissent les lauriers distribués avec tant de largesse sur d'autres théâtres d'opérations. Une partie de cette gloire nous revient de droit. Cette guerre n'était pas notre guerre - je l'ai écrit noir sur blanc sous l'occupation - mais c'était aussi une guerre que nous ne pouvions pas nous permettre le luxe de perdre. (On le voit bien aujourd'hui.) C'est pourquoi tant des nôtres sont allés combattre dans l'Est et auraient combattu dans l'Ouest, si on le leur avait demandé. On parle toujours de l'Unité Perrot. L'adversaire surtout, parce qu'elle lui a fourni, pour crucifier l'emsav, des arguments qu'il n'aurait pas trouvés ailleurs. Mais cette formation méritoire, pour significative qu'elle soit, appartient à l'histoire locale. On ne mentionne jamais les contingents bretons de la Légion, passés ensuite dans la Waffen-SS, dont les effectifs, les pertes et les états de service furent infiniment plus importants, et dont le rôle eut une signification politique plus générale. Le groupe des abonnés à Stur, en Russie, était numériquement au moins égal à l'Unité Perrot. Le dernier numéro de la revue, suspendu avant sa distribution, leur était dédié. Tandis que nous ne comptons pas un seul abonné chez les pensionnaires de M. Hénaff, qui en avait interdit la lecture parmi eux.

Je ne me cache pas que la plupart d'entre mes gâs n'avait pas pris les armes pour servir la cause bretonne contre la France. C'est un stade que déjà en 1941 nous avions dépassé. Pas plus que les Français n'avaient endossé l'uniforme vert-de-gris pour défendre la patrie française contre l'Allemagne. Dénier aux uns la qualité de patriotes bretons et aux autres celle de bons Français est une sottise. Il faut bien en convenir, si l'on admet que le sort de notre promontoire atlantique est lié à celui de tout l'Occident. Combattre sous les runes pour que l'Europe conserve un destin propre en relevant ses valeurs ethniques, c'était, quoi qu'on en ait dit, combattre pour la Bretagne, la Flandre, la Corse et tous les terroirs de France, pour tous les Français de chair et de sang, tandis que ceux de l'autre côté se battaient pour maintenir un état de chose vieilli et nocif,

pour barrer la route à la révolution européenne nécessaire et inévitable.

Quand les 300 derniers survivants des 7000 de la division Charlemagne reçoivent l'ordre de se joindre aux défenseurs de Berlin, leur chef comprend en recevant les armes qu'on leur destine, que son unité n'allait livrer que des combats de rues. "Combats de guerre civile ! Cette évocation le fit sursauter. Il pensa : Enfin la seconde guerre mondiale jette le masque et révèle son vrai visage ! Nous devons témoigner, à Berlin, qu'il ne s'agissait pas d'une guerre des Patries, pour laquelle nous n'aurions pas reçu l'absolution de l'histoire, fourvoyés chez les Allemands, mais d'une guerre civile et qui nous situe enfin à notre vraie place !"

Le récit qui suit est probablement le plus brillant qui ait jamais été brossé de combats de rues, car il unit à la précision militaire la couleur des interviews et la composition d'une tragédie. On y voit une poignée de Français, aidés d'une autre poignée de Danois et Norvégiens, appuyés les uns et les autres sur les derniers débris des unités allemandes, bloquer pendant plusieurs jours l'offensive furieuse de toute l'armée soviétique. Mais ils ont l'habitude de ces folies (4). Sur 40 des Croix de Fer réparties à la Sturmbrigade après sa première attaque en Galicie, 29 avaient été données à titre posthume. A Hammerstein, en Poméranie, un bataillon arrête deux jours 15 divisions et 3 corps blindés. La garnison improvisée de la petite place de Kolberg est faite toute de volontaires. Ils tiennent jusqu'à ce qu'ait été évacué par mer le dernier des 20.000 réfugiés entassés dans ses caves. Ils accusent 90% de pertes. Ces soldats en haillons, aux pieds enveloppés de chiffons qui n'ont guère d'autres armes et munitions que celles qu'ils prennent aux Russes, ne défendent pas leur sol, ils reculent de défaite en défaite, d'hécatombe en hécatombe, sans rien perdre de leur gouaille, de leur fougue, de leur morgue. Prodige de l'orgueil racial ! Certes ils ont parfois des moments d'abattement. La gueuille n'en peut plus. Mais ils iront jusqu'au bout, quoiqu'ils se sachent vaincus, ayant l'obscur conscience qu'ils jettent avec leurs corps sanglants les fondations d'un monde.

Sur ces hauts lieux de la gloire militaire que furent Bobr, Sannok, Köerlin, Kolberg, Dievenov, Neuköln, un honnête homme peut se sentir aussi fier du sang qui coule dans ses veines qu'à Bir-Hakeim ou à Cassino.

Et ce qui nous touche, c'est que parmi ces Français à l'orgueil chatouilleux, un Breton pouvait garder ses raisons à lui, rester Breton en un mot, et être respecté comme tel.

L'auteur a su éviter l'écueil de tomber dans le roman à individualités. Pas de personnage central, pas de "cas" psychologiques comme dans les romans de guerre américains, dont pas un seul ne restitue l'atmosphère des combats, mais bien plutôt celle des cabinets de psychanalystes. Le personnage du Capitaine Le Fauconnier, que St-Loup a façonné avec un amour non déguisé, est plus la personnification d'un type idéal, une sorte de Zaratoustra guerrier (un peu trop nourri à mon goût de pathos à la Rosenberg) que l'étude d'un personnage historique. La philosophie qu'il lui prête était une sorte de version soldatesque de celle de Stur et, quoiqu'ayant des origines idéologiques communes, s'inspirait plus directement du matérialisme biologique en honneur dans les milieux officiels du 3^e Reich, que de Frédéric Nietzsche. Mais les soldats n'ont ni le loisir ni le goût de couper les fils en quatre. Il leur faut des explications simples, des buts immédiats et concrets. Ils les trouvaient dans "l'évangile selon Hitler", sans trop se soucier du mélange d'intuitions géniales, de propagande politique et de bévues scientifiques qu'on y trouvait mêlées. Hérétiques, les intellectuels de la Charlemagne l'étaient pourtant par rapport à leurs collègues allemands restés dans la tradition pañgermaniste. Ils voulaient réaliser l'Europe par le Reich et non pas soumettre l'Europe au Reich. Ces hommes étaient merveil-

leux. Je les ai connus, débattant des problèmes de la vie entre deux combats, avec la même passion froide que pour mener leurs hommes à l'assaut. Ce fut la guerre secrète interne de la Waffen SS, sur laquelle St-Loup lève un coin du voile, et qui semblait se dénouer vers la fin en faveur des "Européens". Ces Français, ces Sturiens prétendaient avoir leur mot à dire sur pied d'égalité avec les Allemands. Le sang versé leur en donnait le droit. Et c'est en cela qu'ils servaient la lointaine petite patrie qui les reniait. Leur point de vue rejoignait celui de Jacques Doriot qui me confiait : "Dans dix ans, c'est nous qui commanderons à Berlin." Les Occidentaux de toutes nuances considéraient que les Allemands n'étaient pas mûrs pour gouverner l'Europe et que la tâche leur revenait naturellement.

Quoique l'auteur ait évité, Dieu merci, les farfouillages psychologiques à la Proust qui n'auraient pas été plus à leur place ici que le style impressionniste en liaison directe avec le subconscient, il a figolé un portrait de Mgr Mayol de Lupé, l'aumônier des Volontaires, qui transmettra à la postérité la figure la plus populaire de la Légion et ensuite de la Charlemagne. Après avoir malmené, par le truchement de ses personnages, les croyances traditionnelles de ses lecteurs, il a avec l'adresse qui trahit le vieux journaliste, sauté sur l'occasion d'en dire un peu de bien, sans pour cela sembler contredire ses porte-paroles. Car il fait dire au prêtre-guerrier qui resta un soldat lié par son serment jusqu'à sa disparition dans un monastère : "Le christianisme doit être purgé de tout ce qui fait de lui une doctrine de souffrance et d'humilité, bonne tout au plus pour des esclaves. Nous repoussons le crucifix; ce que nous voulons, c'est le Christ héroïque." Mgr Mayol de Lupé était un grand curé.

Porte-paroles ? Aucun ne l'est plus que le Capitaine Le Fauconnier (que je crois bien avoir connu sous un autre nom et rencontré pour la dernière fois au Congrès Européen, à Weimar en Février 1945) auquel il faut donner la parole, pour se faire une idée des conversations d'alors entre "intellectuels" qui portaient sur la poitrine la Croix de Fer et sur le bras les barrettes d'argent du Nähkampf (combat rapproché), dans une chambre d'hôtel aux carreaux cassés ou dans un abri éclairé d'une mince bougie, tandis qu'on entendait parfois les étages supérieurs s'écrouler en faisant trembler les fondations.

" Je suis passé dans la Waffen SS avec l'état d'esprit d'un Martin Luther, pour défendre la race blanche menacée. Lui s'est trompé en appliquant son réflexe raciste à la religion et en retombant dans les pièges de l'Ancien Testament ! Mais nous ne commettrons pas cette erreur ! Car j'appartiens maintenant à une organisation qui sait tout sur toutes choses, donc rien, sinon que l'homme n'est que l'animal le plus intelligent de l'univers et son propre dieu dans une effroyable solitude !"

(Berlin détruit) ... " en trente mois il a rassemblé la grandeur du Persépolis achéménide, les triomphes de Rome, les conspirations de Florence et les malheurs de Carthage. Il a dû se sacrifier pour effacer ces trois mille ans d'histoire, pendant lesquels tous les hommes blancs ont adoré de faux dieux ! Les Américains ont voulu tuer notre espérance en rasant Berlin ? Les imbéciles ! Ils ont fait table rase d'un passé que nous traînions comme une malédiction... Les Russes vont venir et nous aider à faire table rase d'un passé dévoyé depuis Héraclite. Avec Hitler ce n'était pas possible, son pangermanisme lui masquait l'essentiel !... Ici à Berlin, ce n'est pas le national-socialisme qui meurt, mais tout le fatras de la pensée orientale, judaïsme, christianisme, ces anneaux d'une même chaîne qui paralyse l'homme blanc... L'homme blanc est un géant enchaîné qui dort depuis des millénaires... Le voici réveillé ! Rien ni personne ne vont l'empêcher maintenant de se lever et vivre selon sa propre loi !"

(Le nouveau Dieu) ... " Les initiés savent que l'homme est son propre dieu et seulement immortel dans sa perspective génétique. Mais cette véri-

té cruelle les foules ne doivent pas la connaître. Leur force de caractère limitée ne le permet pas. Il faut tuer le racisme et entrer dans la religion de la race. Nous n'avons plus besoin d'un chef, mais d'un dieu. Le dieu fait homme, mais homme blanc ! Voilà la grande révolution ! Pas plus aujourd'hui qu'il y a deux mille ans, Dieu ne doit mourir pour les masses populaires, mais nous annoncerons aux nations que, maintenant, son fils a choisi la couleur de sa peau !"

(Là leçon des vieux pignons émeut Le F.) "... Sous l'uniforme il se sentait toujours responsable de cette architecture, à la fois naïve et parachevée, appelée à transmettre aux générations futures le message du paganisme éternel qui l'avait créée. Il se sentait armé pour maintenir ce mouvement de la vie qui donnait au vieil Hildesheim cette faculté de présence. Il pensa : Oui, c'est bien cela, et seulement cela, l'immortalité : l'absence de solution de continuité dans la chaîne des générations ! - Il se sentait enraciné dans le plus lointain passé de l'homme blanc."

(Cuny, le disciple de Le F.) " il se disait inaccessible aux mirages orientaux qu'il dénonçait : judaïsme, christianisme, surréalisme, existentialisme, toutes manifestations de l'angoisse de ceux qui, refusant de reconnaître en eux le vrai visage de la nature, refusent la vie elle-même."

Quelques phrases cueillies dans les conversations qui rappellent celles de M. Bergeret avec l'abbé Lantaigne, mais avec le souffle en plus :

"(Notre liberté) est celle des bêtes sauvages. Nous sommes des bêtes sauvages chargées de rétablir l'ordre biologique voulu par le devenir de l'espèce, contre le désordre chrétien, les rêveurs, les fous, les Mages d'Orient!"

" Le christianisme a construit sa fortune sur la lie biologique du monde romain et ne s'est maintenu qu'en faisant appel à la faiblesse naturelle de l'homme, en substituant l'image fallacieuse du paradis aux dures réalités terrestres. La fuite en avant est réservée aux lâches, donc au plus grand nombre."

" Ce n'est pas seulement l'Allemagne qui va perdre la guerre, mais aussi l'Angleterre, la France, les U.S.A., l'homme blanc qui, dans quelques années, sera menacé dans son espace de commandement... Si avant 50 ans, vous n'avez pas arrêté le pullulement démentiel des métis et des races de couleur, vous serez mis en minorité sur la planète et attaqués, biologiquement submergés. Le globe continuera sa course céleste, peuplé par un monde gris incapable d'évoluer vers une civilisation supérieure. Ce sera le grand silence annoncé par Gobineau."

(Le F. et ses soldats) "... Il contemplait avec satisfaction l'impassibilité des visages et dans les yeux de ses SS, une certaine lumière éclairant le grand vide intérieur qu'il n'avait pas pu contribuer à créer. Il les sentait tels qu'il les rêvait : disponibles pour n'importe quel sacrifice, totalement protégés contre les craintes terrestres et les terreurs métaphysiques. Tant d'épreuves les avait travaillées que, malgré leur jeune âge, façonnés par les combats de l'Est, puis par les exercices inhumains, ils conservaient la forme rêvée, comme des pièces de métal à jamais refroidies."

+

Il n'est pas de présentation sans critique et l'auteur m'excusera d'en formuler quelques unes. Le lecteur armoricain n'appréciera pas sa complaisance envers le ton gavroche qu'il prête systématiquement aux personnages du tome consacré à la Légion. Est-ce pour faire contraste au style austère des SS qui vont suivre ? Je sais que le tour d'esprit parigot aux complexes associations intellectuelles, si peu spontané, si élaboré et retors, a conquis la France ou peu s'en faut, aidé en cela par le ciné, la radio, la TV qui sont enracinés dans le folklore du département de la Seine. Mais ici et là, l'esprit français se manifeste encore. Il mérite un petit encouragement.

Je regrette aussi le parti-pris avec lequel les côtés sombres du passage de nos compatriotes dans la Waffen SS ont été éliminés du tableau. Le Camp de Punition du Stutthof n'a pas donné que "des ennemis de l'Allemagne", mais aussi au moins l'un des nôtres, R. pour s'être opposé à Sennheim, aux agissements de certains "officiers" sans honneur, comme on en trouve planqués loin du front, qui considéraient les volontaires wêlsches comme de la chair à canon et n'hésitaient pas à liquider d'une façon ou d'une autre, et ont liquidé, les plus courageux d'entre eux qui dénonçaient leurs malversations. Cet énorme scandale de Sennheim, dont se souviennent les rares anciens encore vivants, n'a pas peu aidé les Waffen SS venus de France à se détacher du contexte allemand-nazi.

Je suppose que les "boys d'Oswald Mosley" aidant à construire l'Europe sous le signe de la croix gammée, font aussi parti de la fresque apologétique destinée à faire avaler une pilule que d'aucuns trouvent encore amère. On saura à quoi s'en tenir à leur sujet en lisant AN NOS O SKEDIN ...

Je trouve aussi qu'on fait beaucoup l'amour dans ces livres, en toutes circonstances et dans toutes les positions. Les Polonaises avaient sans doute la cuisse facile, mais il est bien connu que les filles russes étaient inaccessibles en dehors de celles que les partisans envoyaient espionner dans les états-majors sous forme de "bonnes à tout" faire. Quant aux Allemandes qui font ici, sous les bombes et les obus, l'effet de chiennes en rut, elles m'ont au contraire en général grappé par leur dignité et leur fidélité au fiancé, au mari mobilisé. D'ailleurs on n'avait pas la tête à ça, quand chacun avait qu'une idée, sauver sa peau au plus vite. Il s'agit là peut-être, après tout, du condiment érotique souvent exigé aujourd'hui par l'éditeur.

Sur le plan historique, j'ai peine à croire que l'idée de la SS "garde armée de la révolution socialiste et nationale" ait eu son origine en dehors du parti nazi et surtout "matérialise le très vieux rêve du baron Coudenhove-Kalergi", dont la Pan-Europa était d'une autre farine. Selon ce que nous savons, les Schutzstaffeln (SS) ont été créés pour assurer le service d'ordre des manifestations du parti et la sécurité de ses chefs, de même que fut créé ensuite le Sicherheitsdienst (SD) comme service de renseignements du parti, avant d'être plus tard officialisé. Cette première SS était l'Allgemeine SS ou SS ordinaire, et resta jusqu'à la fin une police parallèle dévouée à mort au Führer et n'ayant aucune idéologie propre. La Waffen SS, expression armée de la première, ne s'en distinguait guère au début. Par exemple le Totenkopf Standarte montait la garde extérieure des camps de concentration, et le Leibstandarte n'était que la garde du corps du Führer. C'est seulement au cours de la guerre, que les nécessités du recrutement à tout prix donnèrent au Reichsführer l'idée d'exploiter au profit de l'Allemagne l'idée de la Légion Etrangère. D'où l'apparition progressive d'unités non-allemandes, au sein desquelles l'idéologie germanique s'effiloche de plus en plus, quand aux recrues scandinaves bon teint, succédèrent jusqu'à des Bosniaques musulmans et des Hindous sikhs ! Le recrutement faisant appel à des volontaires, il est logique que ceux-ci se soient décidés sous l'empire d'une idéologie qu'ils ont nécessairement introduite avec eux dans leurs formations. En particulier les Français, dont les 500 premiers volontaires étaient en immense majorité des idéalistes, des intellectuels, des enthousiastes bouillonnant de conceptions nouvelles. C'est cela selon moi, l'origine "européenne" de la doctrine qui nous intéresse, à laquelle devaient se rallier les Européens germanisants qui avaient d'abord donné dans l'annexionisme et l'hégémonisme du pangermanisme de règle au début.

Mon point de vue donne une explication plus satisfaisante du conflit que décrit fort bien St-Loup entre l'ancienne et la nouvelle tendance au sein des SS. Mais c'était moins simple que cela. Les ponts entre elles étaient nombreux et les "hérésies" variaient d'un individu, d'un groupe à l'autre. (5) Si l'on ajoute à cela qu'il était des sujets tabous et que plus d'un par prudence ne dévoilait pas toute sa pensée ou disait ce qu'il ne pensait pas, on conviendra que ce

n'est pas une tâche facile que d'écrire l'histoire interne de la SS. Même après la guerre, dans les camps de prisonniers, les bouches restaient le plus souvent cousues.

Un dernier point. J'ai encore peine à croire à l'épisode de l'en-vol secret en dernière heure d'un puissant quadrimoteur, enlevant vers les terres australes les porteurs du Graal national-socialiste. Un homme comme Le Fauconnier ne serait pas resté 20 ans inactif et sans faire parler de lui. On inventait des histoires comme cela en 1945 pour se rattacher au ventre un cœur qui s'en allait. Mais aujourd'hui ? Saint-Loup ne s'est-il pas rendu compte que nous sommes de ceux qui n'ont pas besoin d'espérer pour agir ni de réussir pour persévérer ?

Nous voilà rendus une étrange époque, qui palpite à nouveau tout au long de ces mille pages de texte, qu'on touche, sans y croire, comme on frôlerait la peau d'un mort qui revient à la vie. Une époque qui était un rêve éveillé, entrecoupé de rafales de cauchemard, où la chair gémissait sous les coups et l'esprit bondissait dans les chimères ou les rêveries bucoliques. Tel Degrelle, qui entre deux combats corps à corps, se retirait dans son P.C., la première isba rencontrée, pour y tracer au charbon sur le mur la carte de la grande Bourgogne idéale, allant du Zuyderzee au Jura, l'état SS dont il voulait être le chef. Tel le colonel Gamory-Dubourdeau, de la Charlemagne, "postulant la direction d'un empire celtique d'Extrême Occident édifié sur les ruines du Royaume Uni". Les Bretons ne restaient pas à la traîne, - Quand tout se brise tout peut naître - dans cet ordre d'idées, avec cette différence que c'était le sacro-saint Hexagone qui faisait les frais de leur appétit. Gamory évitait du coup, dans nos rencontres, toute allusion à ses ambitions de Penntiern britannique.

À propos de lui, l'auteur raconte : "Penché à la fenêtre de la chambre qu'il occupait au château de Schwanegast, il considérait la perspective mélancolique des lacs, le sable blême, le ciel gris argent posé sur l'étendue des forêts noires, perspective qui l'exaltait, car c'était sans doute la même que contemplaient six cents ans plus tôt, les guerriers qui arboraient le manteau blanc écartelé des Porte-Glaive. Lui aussi défendait la frontière traditionnelle de l'Europe, en avant de l'Oder..."

Nous avions tous une fenêtre où nous nous penchions.

Depuis que le monde "libre" lutte pour Berlin, a-t-on eu une pensée pour les héros de légende qui ont tenté de le sauver en 1945, en se portant au secours d'une "division" allemande qui ne disposait que de 70 combattants de première ligne en avant du Rathäus de Neuköln ? Une pensée pour ces Gaulois et ces Vikings, qui défendaient leur position maison par maison, faisaient au Panzerfaust des massacres de T.34, et par dessus le marché contr'attaquaient ? Les alliés qui montent la garde au Mur de la Honte, de leur honte à eux, sont leurs directs et bien modestes successeurs.

Merci à Saint-Loup pour avoir réincorporé dans notre temps, le temps où nous avons la tête haute. Il nous rend notre orgueil. Il réfait présentes les heures où Bretons et Français mêlaient leur sang généreux pour une même cause, située en dehors du mensonge et de la contrainte. Il nous rend la splendide fraternité perdue, d'Oslo à Zagreb, de Kharkow à Quimper, quand nous figurions la nouvelle nation européenne, sans Mafseillaise et sans Deutschland über alles, à la barbe des Teutons vieux modèle et au scandale des Résistants dont la montre était restée arrêtée à l'heure de Sedan.

Si une moralité peut être tirée d'un rappel historique, je propose celle-ci : la guerre est un moyen bien aléatoire de réaliser une révolution de

culture, ce qui était le vrai but des volontaires SS. La guerre conduit, en cas de victoire, à une domination par la force, et en cas de défaite, à la soumission à la force. La force seule ne crée rien. Ce qu'il faut c'est un ordre consenti, dans le cadre géographique nécessaire, ici le monde blanc. Il n'y a pas d'ordre universel absolu, seulement des tentatives de domination universelle, comme on l'a connue avec les deux Romes, comme ont tenté de l'établir Napoléon et Hitler, comme en ont rêvé les Juifs, les Francs-Maçons, et en rêvent encore les Soviétiques ou Wall-Street.

Nous réagissons. Mais ce qui manque le plus pour nourrir notre effort, c'est l'élément humain approprié. On a tué ou réduit au silence ceux qui enseignaient que seule la consécration de soi à un but élevé et difficile rendait la vie supportable. On a professé le droit de tous à la jouissance et au confort, l'égalité et la fusion physique des forts et des faibles, des sains et des tarés, des blancs et des noirs. Le Fauconnier n'est plus un modèle pour une jeunesse qui a pour idoles les Beatles et les trompettistes noirs. Mais la fuite ou la négation de la vie ne sont pas une solution. La danse et les contorsions en musique sont un truc vieux comme le monde, ni plus ni moins que les stupéfiants ou les pratiques d'ascétisme, pour échapper par les voies les plus diverses à notre destin terrestre. Il faudra bien revenir un jour sur la pente de la vérité, où est encore visible la trace de ceux qui l'avaient retrouvée.

OLIER MORDREL

NOTES

- (1) Les Volontaires (1963) et Les Hérétiques (1964), Presses de la Cité, Paris.
- (2) On surnommait ainsi les hauts fonctionnaires du parti, dont l'uniforme brun était agrémenté d'ornements dorés.
- (3) Le 1er Sept. 44, la Légion fut dissoute et son personnel versé d'office dans la Brigade SS "Charlemagne" en formation, de même qu'un peu plus tard 2.500 hommes des francs-gardes de la Milice. Beaucoup de ces derniers, qui venaient de la Zone Libre, très "anciens poilus de Verdun" ne furent jamais assimilés et restèrent un corps étranger dans l'unité. Nous n'en avons pas tenu compte.
- (4) Un officier de l'arme me disait après la guerre : " A un contre deux ou trois, on les foutait en l'air. Jusqu'à 1 contre 6 ou 7, on s'en tirait encore. Mais quand on était 1 contre 20 et plus, on faisait ce qu'on pouvait."
- (5) Même parmi les miliiciens, il y eut de nombreuses conversions et j'ai rencontré parmi eux, au bout de quelques mois de séjour en Allemagne, des hitlériens fanatiques... avec l'accent du midi. C'est dire combien il est délicat de généraliser.

N.B. - Les films pseudo-historiques qui prétendent célébrer les hauts-faits de la Résistance et les méfaits des méchants Nazis, représentent régulièrement le vilain sous les espèces d'un " SS " nanti d'un uniforme noir et bottes à l'écuylère, avec les runes au col et un brassard rouge frappé d'une svastika éclatante sur fond blanc. C'est un cumul d'impostures. Pour les raisons suivantes :

1/ Les SS mobilisés ne conservaient pas l'uniforme noir du temps de paix. Ils revêtaient la tenue gris-vert de campagne de leur unité. - 2/ Les runes sur le col étaient le strict apanage des combattants de la Waffen SS (Arme SS) qui ne s'occupaient pas de police, mais occasionnellement, comme d'autres formations de l'ar-

